

Géo LIBBRECHT



Photo : © N. Hellyn - AML

Par Gilbert DELAHAYE

1992

*Mon village, c'est la Terre.
Ailleurs, seconde patrie.*

(Géo Libbrecht)

Tout Libbrecht se résume dans ces quelques mots.

Ce poète pour qui l'Univers tenait lieu de patrie gardait en même temps le sens des racines. Il aimait retourner aux sources, non pas pour y trouver refuge ni par complaisance à l'égard des temps révolus, mais dans un souci de partage et de communion avec le passé.

De même, le futur aiguisait sa curiosité, une curiosité passionnée pour cet au-delà qui précède l'homme en attente d'Infini. Le poète qui avançait un pied sur terre, l'autre dans les étoiles, se considérait comme «un citoyen de l'Éternité» qui regarde couler la vie. Ce qui ne l'empêcha point de se pencher sur les humbles réalités de tous les jours. *Il a découvert que tout est divin*, disait de lui Roger Bodart. *La nature est la même chose que le divin. Le deuxième Univers, le vrai pays, est déjà ici et maintenant.*

Biographie

Né à Tournai, au quartier Saint-Brice, le 17 février 1891, Georges Libbrecht est d'origine modeste. Son père fut employé communal. De sa mère il hérita le tempérament animiste, le goût du mystère et de l'insolite dont il ne devait pas se départir.

Orphelin de père, il se complaît à passer ses vacances scolaires chez son grand-père maternel, Henri, porion à la mine, dans la région de Boussu-Bois.

Étudiant, le futur poète se passionne pour les auteurs grecs et latins. L'antiquité classique le séduit. Il étudie Sophocle, Aristophane, Euripide, Homère, Hésiode, Héraclite. Plus tard, il se nourrira de la pensée orientale. À cette époque, un grand courant d'occultisme traverse l'Europe. Georges Libbrecht ne devait pas y demeurer indifférent.

Il entreprend des études de droit à l'Université libre de Bruxelles. En 1914, il est mobilisé et participe aux combats des Flandres. Il refuse tout grade pour demeurer proche de ses compagnons d'armes. Sa mère décède pendant qu'il est à la guerre.

Démobilisé, le jeune Libbrecht se retrouve seul et sans ressources. Il s'embarque pour Rio-de-Janeiro avec une poignée de compagnons décidés à faire fortune. Leur ambition ? Exploiter la forêt brésilienne sur les rives du Tabatinguera. Un ancien esclave noir, Padre Domingo, «Monsieur Dimanche», les accueille. L'argent, les machines, l'expérience font défaut. L'aventure se solde par un échec. Géo Libbrecht a trente ans.

Il rentre au pays, s'inscrit comme avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles. Le droit le déçoit. Il veut réussir dans les affaires. Agent d'assurances, il va de porte en porte. Il s'installe à son propre compte comme agent immobilier et fait construire des buildings. Il est riche à quarante-cinq ans.

En 1937, il abandonne les affaires et se consacre à la poésie. Il a déjà publié 5 recueils (*Étincelles*, 1934 ; *Les sillons*, 1935 ; *Pastels et fusains*, 1935 ; *Guirlandes*, 1936 ; *Les vitraux*, 1936). *Passage à gué* voit le jour aux Éditions de l'Avant-Poste. Il s'ensuivra une abondante production – quelquefois inégale – qui lui vaudra le titre «d'aède aux cent mille vers».

En 1940, Tournai flambe sous les bombes incendiaires. Le poète traduit son désarroi dans son recueil *Ville détruite* (1946).

En 1963, c'est la consécration. Il succède au poète Thomas Braun à l'Académie royale de langue et de littérature françaises.

La même année, il découvre les poèmes wallons de Maurice Piron et se passionne pour le picard. Il devient membre titulaire de la Société de langue et de littérature wallonnes.

Entre-temps, le poète a créé sa propre maison d'édition, l'Audiothèque, où paraissent, outre ses *Livres cachés*, de nombreux cahiers anthologiques consacrés aux poètes contemporains.

Dès 1949, le futur académicien fut attentif aux activités de «Jeune Tournay», section des «Jeunes Écrivains du Hainaut», qui allait devenir «Unimuse» en 1952.

Son influence au sein de ce groupement fut essentielle. C'est ainsi qu'il participa à la création du «Jardin des Poètes» en 1971 et à la réalisation de la première Ducasse poétique au Mont-Saint-Aubert en 1974.

Georges Libbrecht est décédé en septembre 1976, à Bruxelles. Il repose au «Jardin des Poètes», *L'chim'tière au vint* du Mont.

Quelle heure est-il à l'Éternité?

Tel fut le dernier message du poète.

Bibliographie choisie

- ***Étincelles***, 1934.
- ***Les sillons***, 1935.
- ***Pastels et fusains***, 1935.
- ***Guirlandes***, 1936.
- ***Les vitraux***, 1936.
- ***Passages à gué***, poèmes, Verviers, L'Avant-Poste, 1937.
- ***Palmiers du Taquouari***, poèmes, Bruxelles, Journal des Poètes, 1938.
- ***Outre-ciel***, poèmes, Avant-Poste, Verviers, 1939.
- ***Comptoirs dans le vent***, poèmes, Cahier du Journal des Poètes, Bruxelles, 1940.
- ***Enchanteur de toi-même***, poèmes, L'Avant-Poste, Verviers, 1946, suivi de ***Légende satanique***.
- ***Ville détruite***, poèmes et prose, L'Avant-Poste, Verviers, 1946.
- ***Nous avons tous la même poésie***, essai, L'Écran du Monde, Bruxelles-Paris, 1948.
- ***Songe***, poèmes, La Maison du Poète, Bruxelles, 1949.
- ***Sacre de l'univers***, poèmes, L'Avant-Poste, Verviers, 1949.
- ***C'est la terre et c'est le monde***, poèmes, Au plomb qui fond, Verviers, 1950. Premio Internazionale Siracusa 1949.
- ***Comme on prie***, poèmes, Éd. Maia, Siena, 1951. Prix du Brabant 1950.
- ***Ma soeur pour l'éternité***, poèmes, Pierre Seghers, Paris, 1954. Prix international Simon Bolivar, Sienne, 1955.
- ***Tapiserie de ma ville***, poèmes, Éd. Dutilleul, Paris-Bruxelles, 1955.
- ***La route***, poèmes, L'Audiothèque, Bruxelles, 1955.
- ***Le banquet des ombres***, poèmes, Seghers, Paris, 1955. Prix triennal de littérature française (Gouvernement), 1955.
- ***Les mains trouées***, poèmes, Audiothèque, Bruxelles, 1959.
- ***Livres cachés***, prose et poèmes, Audiothèque, Bruxelles, Tome I, 1959, tome II, 1961. Introductions de Roger Bodart.

- *M'n accordéïeon*, poèmes picards tournaisiens, Audiothèque, Bruxelles, 1963.
- *Glossaire picard-tournaisien*, Audiothèque, Bruxelles, 1963.
- *Lés clèoques*, poèmes en picard tournaisien, Audiothèque, Bruxelles, 1964. Prix biennal de poésie dialectale du Gouvernement 1963.
- *Livres cachés*, Audiothèque, Bruxelles, tome III, 1965 ; préface de Roger Bodart. Tome IV, 1966 ; présentation de Carlos Roty. Tome V, 1968 ; introduction de Robert-Lucien Geeraert. Tome VI, 1969. Tome VII, 1970. Tome VIII, 1971. Tome IX, 1972. Tome X, 1973. Tome XI, 1974. Tome XII, 1975. Tome XIII, 1976. En préparation lors du décès du poète : tomes XIV à XVII. Ces *Livres cachés* reprennent les recueils édités précédemment (et qu'il ne nous est pas possible de citer tous ici). Impression sur papier bible au format 12 x 17 cm.

Géo Libbrecht a reçu le Grand Prix quinquennal du Hainaut pour l'ensemble de son oeuvre en 1956 et le Prix biennal dialectal de la Ville de Liège pour l'ensemble de son oeuvre, proclamé hors concours, 1969. Le Prix Octave Pirmez lui a été décerné en 1973.

À consulter :

- *Géo Libbrecht, choix de poèmes*, préface d'Alain Bosquet, Seghers, Paris, 1952.
- *Géo Libbrecht*, anthologie, par Roger Bodart, coll. *Poètes d'aujourd'hui*, Paris, Seghers, 1966.
- *Géo Libbrecht*, anthologie, par Robert-Lucien Geeraert, Unimuse, Tournai, coll. *Le miroir des poètes*, 1967.
- *Les quatre-vingts ans de Géo Libbrecht*, hommage et choix de poèmes inédits, Audiothèque, Bruxelles-Paris, 1972.
- *Bulletin de l'Académie*, Bruxelles : *Géo Libbrecht, Prix triennal. Le banquet des ombres*, par Roger Bodart, 1959 (poésie 1953-55) et *Géo Libbrecht, Prix biennal* (poésie dialectale 1958-63) par Pierre Ruelle, 1964.

- *Le Thyrses*, Bruxelles, de 1937 à 1966, nombreuses critiques des livres de Géo Libbrecht, par Armand Bernier, Marcel Hennart, Roger Foulon, Jean-Louis Van- ham.
- *L'Ethnie française*, Bruxelles, n° 5-6, novembre 1976, ***Géo Libbrecht pèlerin de l'invisible***, par Gilbert Delahaye, et n°3, septembre 1991, ***Redécouvrir Géo Libbrecht***, par Gilbert Delahaye.
- ***Cent auteurs***, Éd. de la Francité, Bruxelles, 1982, ***Géo Libbrecht***, par Robert-Lucien Geeraert.
- *La Pensée wallonne*, Mons, N° 119, 1991, ***Pour célébrer Géo Libbrecht, poète picard***, par Gilbert Delahaye.
- *Froissart*, Famars, N° 60, décembre 1991, ***Géo Libbrecht parmi nous, 1891-1976***, par Gilbert Delahaye

Texte et analyse

Qu'il neige sur la Ville

*Qu'il neige sur la Ville et neige dans le coeur,
qu'il neige, ô lente neige, à travers notre songe,
qu'il neige sur l'oiseau, dans la main du veilleur
où l'ombre et la durée à l'infini s'allongent ;
qu'il neige sur le temps, sur la feuille et l'écorce,
qu'il neige sur la vie aux visages sans nom,
avec le chant du soir, l'oubli des jours à naître,
que sur les morts debout neigent tous les hivers.
Plus pauvre que le pauvre, ô neige pardonneuse,
qu'il neige du silence et neige sur l'esprit ;
ne sommes-nous ce peu qu'un peu de neige efface
et pourquoi tant de bruit pour un peuple qui passe ?
Pour reculer en nous les révélations,
qu'il neige avec le spleen, qu'il neige avec l'angoisse,
neige de l'absolu, qu'il neige sur la race,
qu'il neige sur moi-même ainsi que sur l'ami,
est-il un souvenir qui n'ait sa neige aussi ?
Qu'il neige sur les Rois, qu'il neige sur Marie,
douce neige, qu'il neige, ô bénédiction,
et que l'aurore soit, qu'il neige et qu'on oublie.
La pâle odeur des lys épanche le sommeil,
ô neige patiente où s'endort le soleil,
pour le pardon de l'homme et le pardon du crime,
qu'il neige, neige étrange, au creux de nos chagrins,
sur toute vanité, sur la vigne et la tombe,
je veux rester ici parmi les pèlerins
à contempler la neige avec le ciel qui tombe.*

*Ordonne, Dieu, qu'il neige aux grandes profondeurs,
et bâtissons la Ville avec cette blancheur.*

(Les livres cachés, tome 1, 1937-1959.)

Ce Poème, extrait de *Ville détruite* a été repris dans le Tome I des *Livres cachés*. Il est caractéristique de la pensée de Géo Libbrecht.

En effet, on relève souvent dans l'oeuvre du poète un souci de pureté, de silence, d'absolu, de pardon et de fraternité humaine. Tous ces thèmes nous les trouvons réunis dans ce texte.

Au premier abord, il est question de réalités concrètes en rapport avec la nature : l'*oiseau*, la *feuille*, l'*écorce* (vers 3 et 5), le *lys* (21), la *vigne* (25). Très vite cependant, nous passons la frontière du visible. L'humain prend le relais : le *temps*, la *vie* (5 et 6), le *spleen* et l'*angoisse* (14), l'*oubli* (20), le *pardon* (23).

Dès le deuxième vers nous étions avertis : il s'agit de pénétrer dans le *songe* (2) de l'auteur. Celui-ci perçoit, au-delà des apparences, les réalités d'un monde supérieur. Tel est le rôle du *veilleur* (3).

À mesure que nous avançons dans la lecture du poème, la vision s'élargit. L'auteur prend à témoin les *visages sans nom* et les *morts* (6 et 8). La neige pour le poète est le symbole du pardon (*ô neige pardonnable* (9)). Elle est plus pauvre que le pauvre et, par là-même, fille de l'humilité, génératrice de silence (9 et 10).

Qu'est donc l'homme ici-bas ? Une ombre à peine (*un peu de neige* suffit à effacer toute trace de son passage (11)). Sous la neige du temps, les peuples, les races disparaissent (11, 12 et 15) cependant que l'oubli (7 et 20) s'accumule sur les souvenirs (17).

Et voici que s'éveillent chez l'auteur les regrets de l'innocence perdue. La neige ne rappelle-t-elle pas la nuit de Noël, les Rois mages, Marie et

l'illumination de l'étoile symbolisée par l'*aurore* (18 à 20). Il semblerait que l'évocation de Noël soit l'expression d'un irrépressible besoin de sérénité (qu'il neige avec l'angoisse (14). Ce besoin de rémission, nous le trouvons exprimé à nouveau dans les vers 21 à 24.

Comme dans de nombreux autres poèmes, l'auteur veut donner à ce texte – notamment dans la seconde partie, qui prend la forme d'une supplique – une connotation spirituelle, voire religieuse. Il suffit, pour s'en rendre compte, de relever les mots qui semblent confirmer notre pensée : *révélation*s (13), *absolu* (15), *les Rois et Marie* (18), *bénédiction* (19), *pardon* (9 et 23), *pèlerins* (26), *le ciel qui tombe* (27), *Dieu* (28).

Les derniers vers (26 à 29) sont le reflet des aspirations du poète : un profond besoin de fraternité (*je veux rester ici parmi les pèlerins*) ainsi qu'un appel à plus d'absolu (*qu'il neige aux grandes profondeurs*). Le poète signifie par là qu'il s'adresse à l'homme intérieur.

Il est à noter que Géo Libbrecht s'exprime rarement à la première personne, signifiant par là qu'il parle au nom de tous. Deux exceptions seulement (16 et 26).

Le dernier vers est un écho du premier et ferme ainsi la boucle. Il donne toute sa signification au mot *Ville*, sur laquelle le poète insiste (c'est pourquoi il l'écrit avec une majuscule, ce qui se vérifie par ailleurs dans son oeuvre). Quoique le poète parle sans doute de Tournai (sa ville), il s'agit bien ici de la Ville au sens figuré et communautaire, non point uniquement pierre et béton. On rejoint alors le poète unanime qui évoque par ailleurs ses *amis de l'invisible*.

Le vocabulaire utilisé dans ce texte est résolument simple et sans recherche. Je n'ai relevé qu'un seul néologisme (neige *pardonneuse*), qui figure déjà chez Marcel Thiry.

Il apparaît clairement que le poète a voulu rendre perceptible le fourmillement de la neige, cette incessante invasion de la *blancheur* (le

dernier mot du poème). L'emploi répété du mot *neige*, qui revient vingt-huit fois dans le poème (et plusieurs fois dans le même vers), fait naître chez le lecteur une impression de mouvement continu (la *neige* avec le *ciel qui tombe*). Nous avons affaire ici à une litanie incantatoire. Le mot est employé tantôt comme substantif, tantôt comme verbe. Le substantif étant souvent accompagné d'un adjectif (*lente neige*, *neige pardonneuse*, *douce neige*, *neige patiente*, *neige étrange*).

Outre le mot *neige*, je souligne ceux qui sont coutumiers chez Géo Libbrecht : le *songe*, le *veilleur*, le *silence*, le *pèlerinage*, l'*infini*, le *pardon*, l'*oubli*, l'*absolu*. Certaines associations de mots sont d'un heureux effet : les *morts debout* (8) – *neige pardonneuse* (9) – au *creux* de nos *chagrins* (24) – le *ciel qui tombe* (27) – qu'il *neige aux grandes profondeurs* (28).

Nous apprécions tout particulièrement *la pâle odeur des lys épanche le sommeil* (21). La relation établie entre la couleur et le parfum des lys n'est pas sans rappeler les « correspondances » de Baudelaire (les parfums, les couleurs et les sons se répondent). La perception de la pureté de la neige est renforcée par l'évocation du lys agissant comme somnifère (voir le mot *sommeil* (21) associé à son paronyme (*soleil* (22)).

La phrase, comme le vocabulaire, est ici d'une réelle sobriété. Elle est généralement courte et de structure classique.

Les vers 1 à 3 et 5-6 commencent par la même conjonction accompagnée du verbe *neiger*. Ce verbe exprime le souhait. Il est suivi de sa préposition introduisant le complément de lieu.

Cette même construction se retrouve dans les vers 10, 14, 16, 18, 20, 24 et se répercute de vers en vers. Il arrive que, pour éviter la monotonie, la phrase commence soit par un adjectif (9), soit par une interrogation (11-12 et 17) ou encore par la subordonnée (13). Quelquefois une phrase indépendante rompt la symétrie et marque une pause (11-12, 17, 21). Ailleurs la conjonction *et* prolonge le mouvement de la phrase (12, 20, 29).

Quatre interjections accentuent davantage l'aspect incantatoire que l'auteur prête à son texte : *ô lente neige* (2) – *ô neige pardonneuse* (9) – *ô bénédiction* (19) – *ô neige patiente* (22).

Le poème s'achève sur un mode impératif et prend la forme d'une requête s'adressant à la fois à Dieu et aux hommes de bonne volonté.

La versification est parfaitement adaptée au thème choisi. L'alexandrin, quelque peu monotone, traduit cependant l'impression de plénitude recherchée dans ce texte qui se veut lyrique. Il est composé de deux hémistiches de longueur égale séparés par une césure régulière.

Géo Libbrecht respecte en partie les règles de la poésie «classique» : élision de la syllabe muette à la césure (1 et 2, 4, 6, 9, etc). La diérèse est appliquée dans les diphtongues (révélation, bénédiction, patience (13, 19, 22).

Par contre, il est flagrant que le poète n'accorde qu'une importance relative à la rime. Les quatre premiers vers sont construits avec des rimes croisées. Les suivants en sont dépourvus. Interviennent ici et là quelques rimes plates (11 et 12, 21 et 22). Le poème s'achève sur quatre rimes croisées suivies de deux rimes plates. Malgré l'absence de rigueur dans la présence et l'alternance des rimes, cela suffit à donner à l'ensemble un rythme évident.

Le lecteur sera frappé par l'harmonie qui se dégage de ce texte composé d'une seule strophe. Harmonie qui ne peut découler de la rime puisque de nombreux vers en sont dépourvus. Elle est due notamment à la cadence et à la répétition, dans un ou plusieurs vers successifs, d'une même consonne, voyelle ou sonorité. Ceci se vérifie dans les vers 6 (*la vie aux visages*), 9 (*plus pauvre que le pauvre*), 11 (*ce peu qu'un peu*), 12 (*pourquoi tant de bruit pour un peuple qui passe*), 17 (*souvenir qui n'ait sa neige aussi*), 26 (*parmi les pèlerins*) et plus particulièrement dans les vers 21, 22 et 23 :

*La pâle odeur des lys épanche le sommeil,
ô neige patiente où s'endort le soleil,
pour le pardon de l'homme et le pardon du crime.*

Ici s'applique la consigne de Voltaire : *C'est, dit-il, le mélange heureux des voyelles et consonnes qui fait le charme de la versification.*

Maurice Maeterlinck n'a pas été sans remarquer l'étonnante musicalité du vers chez Géo Libbrecht, notamment à propos de son recueil, d'**Outre-ciel**, quand il écrivit au poète : *On y sent l'influence heureuse du grand Van Lerberghe. C'est un écho très personnel de sa divine musique.*

Choix de textes

*Nous, les marchands, derrière les saisons,
nous avons établi nos comptoirs dans le vent,
entre nos coeurs et bételgeuse
où, sans balance, nous pesions
la poussière d'or des comètes.
Nous vendions cif ou fob,
pris à quai, sans surestarie ;
nos navires étaient de verre
avec pour marins, nos fantômes,
et par les fentes de la nuit,
nous franchissions les routes navigables.
Nous avons ancré des îles de sable
où poser maisons et clochers,
de l'écume sur le rivage,
et jalonner ainsi nos chemins parcourus ;
mais à chacun de nos retours,
rien n'était plus.*

(Comptoirs dans le vent)

*Rendez-moi le cerisier porte-feu riant de toutes ses braises,
ma grenouille verte et le cricri du logis.
Rendez-moi l'arc-en-ciel, le jet d'eau, l'hortensia et ses flammes
corymbes.
Les yeux des pensées, les brugnons lumineux et la rose rouge
réchauffant son parfum dans le jour.*

*Rendez-moi le sens de ma floraison devant l'héliotrope.
Rendez-moi l'Enfant et la Vierge de lumière.
Rendez-moi le mimosa, la paix et l'arbre du Bien.
Rendez-moi le bengali dont les notes m'éclairent.*

(Balle perdue)

*Il nous reste à peupler la terre
entre les pôles et la vie,
à chanter la joie et la nuit
qui nous prépare la lumière.
Tous les anges sont revenus
de leur croisière dans le ciel
et, près de nous, l'ombre n'est plus
que la caresse de leurs ailes,
rythme divin le jeu des flots,
murmure l'air et chant l'oiseau,
le paysage l'harmonie,
coeur le soleil à l'unisson
où les roses à fleur de sons
éclosent vers une autre vie.
Ferment des lèvres, liberté,
le Seul est maître de la cause,
à longueur d'échos, égarés,
recherchons la virginité,
moissonnons les fleurs planétaires
entre le songe et la beauté ;
nul plus que l'homme est le mystère
en route vers l'éternité...
Frères, étoiles, millions d'yeux,
il faut chanter comme l'on aime,
et le jour est si merveilleux
qu'il faut écrire le poème !*

(Enchanteur de toi-même)

*Non ! Non ! pas de tristesse, il faut un ciel très bleu,
des gerbes de soleil sur le coeur et la terre,
tout un peuple chanteur aux vergers de lumière
et sur chaque sommeil la nuit aux millions d'yeux.*

*Un cri, toujours le même, a déchiré les cieux
sans que jamais l'écho ne revînt du mystère.
Pour les hommes, la route est à faire et refaire,
qu'importe ! et même las, je marcherai vers eux.*

*Qu'ils m'appellent, tout bas, je suis de leur poème,
leurs pays ravagés sont encor ceux que j'aime
où dorment les enfants qui sont nos fruits de chair.*

*Que mon chant soit pour eux le seul amour qu'enivre
un feu de joie intérieur et qu'il soit clair...*

Qu'importe une autre nuit ? Dieu m'ordonne de vivre.

(Sacré de l'Univers)

S'ils étaient parmi nous ceux du monde invisible ?

*S'ils étaient parmi nous ceux du monde invisible ?
Si l'objet que je touche allait vivre soudain,
si du sable montaient d'étranges créatures
et passaient cette porte où je suis attendu :
ceux d'hier dans mes yeux,
dans mon sang, les gestes que je trace
et le son de ma voix,
ceux d'hier par l'esprit et moi-même
au sein des apparences,
dans un tonnerre d'âmes et d'éclairs
à la rencontre de Dieu ?*

(Livres cachés, tome 1)

*Du haut du Mont Saint-Aubert, vois la France
et, vers le Nord,
au long cours du silence
l'Escaut futur avec ma survivance.*

*Prions entre Terre et nues
pour les Pâques revenues.*

*Clochers de mon pays, beffroi tranquille,
quelle main d'or
sur fond de ciel faufilé
les fleurs de lys au blason de ma Ville ?*

*Prions entre Terre et nues
pour les Pâques revenues.*

*Mes amis, tant d'autres viendront ici
prier encor
Saint Aubert et Marie
et, comme nous, redescendront la vie.*

*Pour les morts, aussi, les nues
sonnez Pâques revenues !*

(Tapisserie de ma ville)

Jésus est dans la rue

*Jésus est dans la rue en tenue de travail
avec le sac au dos de plaines ouvrières,
Jésus est en chômage, en quête de salaire,
et sa vieille blessure à la jambe fait mal.*

*Jésus n'est pas d'ici, on lui veut des misères,
son permis de séjour est bien près d'expirer
et Jésus pense au temps du charpentier son père,
à Marie, comme lui, soucieuse du loyer.*

*Jésus s'en est allé pour l'embauche à l'usine
avec son casse-croûte à manger sur le tas.*

*Il n'est plus revenu, Madeleine voisine :
on dit qu'on l'a revu au chemin de Damas.*

(Livres cachés, tome 3)

Catch à quatre (extrait)

*Mains contre mains, abordage,
l'éclair d'un bras retourné
décolle au col le mirage
de l'« ange » mol étranglé
qui se mouline au plancher
mis en pièces détachées
la trogne au cul du « meuchant »
entre ses fesses tressées
tenaillant l'obscurité,
or c'était de tripe à fendre
le justicier du coup franc
d'une savate savante
qui fait couler la frégate
et lui passe des cravates,
décoquille son étrouille,
ébarbe poils et cheveux,
mais l'autre se déverrouille
sus à l'oeuf dur à casser
et le rosse à qui veut peut,
tire à boulets, botte au nez,*

*lui dérègle la balance,
escoffie sa lourde tranche,
l'émusaille à poing frotté ;
le ci-devant se reveille
émiette son amulette
jusqu'à son dernier quartier,
lui fourchette les mirettes
retourne crêpe et galette
du tueur béatifié,
l'escorniffle et le fétide,
lui trille la carotide,
le chantrouille, éganglionne,
le replète, l'encanaille
et lui retaille la taille,
escobarde le démon
jusqu'à sa cale de fond,
le brindille, le gaspille,
lui fait sauter la goupille,
pour le vrai chiqué l'endort
et lui fait roter la mort,
dès lors lui découd la panse,
sur le front le mirlitonne,
le trousse, le chaperonne
à l'équateur de la transe
et l'autre rentre dans l'homme
d'un revers cogne sa pomme
tête-bêche à tout craquer,
le déclisse et le recuisse
en rouleries et tonneaux...*

(Balle perdue)

*Une plume de la lune
lutine le ver qui luit
elle allume pour chacune*

*la lunule brune et fuit.
Avec l'ut du luth tu luttas
pure lune sans appui
et les flûtes que vous fûtes,
roseaux, annulent l'ennui.*

(Mon orgue de barbarie)

*Ta bière était bonne à boire,
ami, ton genièvre aussi.
Jamais tu ne fus avare
et gai partageais les fruits.
J'aiguise le fer de bêche
et retourne ton jardin,
tu n'es pas de ceux qu'on laisse
partir sans un coup de vin.
Ta maisonnette s'anime
d'un coq au réveil-matin
et je rouvre la cuisine,
le clapier de tes lapins.
Ton chat perche sur la butte
et guette un merle malin,
la poule au pas de la hutte
dit bonjour à ton voisin.
Je sais que parfois tu viens
revoir le coin de ta vie
et c'est pour toi que je tiens
les plates-bandes fleuries.
Voici les noix, les noisettes,
cher bricoleur, tes outils,
faisons un brin de causette,
les pelouses restent vertes,
le verger marque midi :
comme avant la soupe est prête,
on t'invite, tu souris,
et parmi nous pour la fête,*

à table tu t'es assis.

(L'homme de ronde)

*Mon chien chasse à la flairée
au pré nouveau de l'année,
c'est la jungle à sa façon :
sautez, rainettes, grillons !
La vache qui le regarde
remâche un semblant d'idée,
mais lui, au coup de sifflet,
rentre de son équipée,
lape l'écuelle, se gratte,
et le museau sur les pattes,
vient dormir près des chenets.*

(L'homme de ronde)

Où est le fol ? Où est le sage ?

*Où est le fol ? Où est le sage ?
Celui qui d'avoir rêvé
compose le paysage,
celui qui sème le blé,
celui qui ferme la cage
d'où l'oiseau s'est envolé ;
l'enfant qui pêche une image,
où est le fol ? Où le sage ?
Eve et le fruit enchanté,
celui qui part en voyage
à bord d'un simple nuage,
celui qui cherche la clé
de tous les yeux verrouillés,
celui qui tourne la page
pour lire l'autre côté,*

*où est le fol ? Où le sage ?
Celui qui met son visage
sur l'épaule de l'été,
l'écolière du village
avec le coeur buissonnier,
pour le froment qu'on partage,
celui qui a tout donné ;
où est le fol ? Où le sage ?*

(Livres cachés, tome 4)

*Mes grands rassembleurs de terres,
de quel Pays rêviez-vous ?*

*Abeilles des souvenirs,
c'est ici qu'est née la France.*

*Tant d'eau coule à la rivière,
Tournay reste au garde-à-vous.*

*Childéric rentré de guerre
vient s'endormir parmi nous.*

*Là-bas, Clovis en prière
est plus grand d'être à genoux.*

*Je bois à la même source,
nos jours ont la même course.*

*Ville sonne la lumière
de la France Fille et Mère.*

*Plus présent d'être plus loin,
le Sacre est toujours à Reims.*

(Tapisserie de ma ville)

Au pays de mes ancêtres

*Au pays de mes ancêtres
d'immenses forêts de hêtres
la nuit se livrent combat.
De creuses chaussées sous terre
courent à travers les bois,
on entend marcher la guerre,
les Barbares d'autrefois.
Tout un peuple de racines
s'affaire autour d'un grand Roi
dont le trou de la poitrine
le fit passer à trépas.
Aux plaines carbonifères
iguanodon-bernissart
on entend un bruit de mer
au pas d'armes de César.
Au pays de mes ancêtres
les Vikings vont sur les flots,
des Normands sont aux rivières,
on dresse des échafauds,
mais les cathédrales montent
où s'enflamment les Croisés
et la lumière du Monde
éclaire le Crucifié.
Au pays de mes ancêtres
en cagoules et pieds nus
pénitents des jours de fête
portent la croix de Jésus,
et dans le chêne, aux taillis,
les Druides cueillent le gui.
Uylenspiegel toujours guette
et Nèle est à ses côtés,
au pays de mes ancêtres
où souffle la liberté.*

*La cathédrale est endormie
et saigne encor par ses vitraux ;
quel chevalier d'apocalypse
a marqué de feu ses blessures ?
Où sont les roses cardinales
qui s'éveillaient dans le matin
aux figures de ses portails
parmi les saintes et les saints ?
O coeur blessé de la Cité,
c'est dans ma chair que tu viens battre
avec le rythme des clochers ;
et toi, debout à son chevet,
- non ! ce n'est pas une légende -
tu veilles, le poing sur ta lance,
ô mon Beffroi inviolé !*

(Ville détruite)

Le voyage conduit ailleurs

*Le voyage conduit ailleurs,
la promenade mène à soi,
nouvelle romance, anciens pleurs,
le songe ici noue l'au-delà.*

*C'est souvenir involontaire,
je marche le long de l'Escaut,
on allume les réverbères,
les voix musent à fleur de l'eau.*

*Ville conquise me voici
comme les cloches vous voilà,
mon âme picarde d'ici
riez et papotez tout bas.*

*Je vous rejoins au vieux langage,
lointains ancêtres, mes amis,
faisons notre pèlerinage
autour de nos tours réunis.*

*Compagnons discrets, mes symboles,
dans quelle ombre vous muchiez-vous ?
Restons épaule contre épaule,
ornaquons les fleurs de chez nous.*

*C'est entre nous que l'on musarde,
qu'on picardise et s'aime bien,
c'est entre nous, Picards, Picardes
qu'on ortrouve notre seul bien.*

(Les livres cachés, tome 4.)

Chim'tière au vint (en dialecte picard)

*Bieau chim'tière à tous lés vints
in heaut du Meont vers la France,
acouveiné dins l'silence
ej'busie et j'm'orsouviens.*

*Ta qui t'pourmèn' d'zeur em'rife,
dis t'n'ave et jouins tés mains,
el'mort est toudis in qu'min
et guett' « ceus' » qui veul'tent vife.*

*Séonn' el'soir, séonn' el'matin
l'Ingélus à plein' volée,
je n'sus pus foqu' que l'durée
sans hier et sans lind'main.*

(Trois longs couloirs du château)

Cimetière aérien

*Beau cimetière à tous vents,
en haut du mont vers la France,
dans mon manchon de silence,
je pense et me ressouviens.*

*Toi qui passes sur ma rive,
dis ton Ave, joins les mains.
La mort toujours en chemin
guette ceux qui veulent vivre.*

*Sonne le soir, le matin,
l'Angélus à la volée :
Je ne suis que la durée
sans hier et sans lendemain.*

(Traduction de Roger Bodart)

Synthèse

Géo Libbrecht nous a laissé une somme poétique d'une ampleur peu commune. Depuis *Étincelles* (1934), jusqu'à ses derniers *Livres cachés*, la source lyrique ne s'est jamais tarie. C'est ainsi que Marcel Thiry a pu comparer le poète à un derviche emporté par le vertige de son imagination.

Dans *Les comptoirs dans le vent*, nous trouvons un rappel de son passage au Brésil. Les poèmes sont d'une belle facture en dépit du thème traité : celui des affaires et du commerce. En ces temps-là, dit-il, il pesait *la poussière d'or des comètes* et ses navires étaient de verre.

Cette poésie teintée de surréalisme apparaît encore dans les textes de *Balle perdue* chargés d'images bariolées tel ce *flamboyant cerisier porte-feu riant de toutes ses braises*.

Géo Libbrecht ne tardera pas à se libérer d'un surréalisme où il ne se sent pas à l'aise. *Je n'ai adhéré au surréalisme qu'à demi*, écrit-il. *Seule me hante la fine pointe où il touche au sur-réel. Le reste me gêne*. En fait, sa poésie tend vers le *réel au-dessus du réel*, c'est-à-dire vers les réalités invisibles.

S'agissant de définir l'essence du poème, Géo Libbrecht souhaitait *qu'il soit le songe dans l'espace/vibration sur l'infini*. Comment ne pas y reconnaître un rappel de la poésie d'Armand Bernier, qui déclarait : *Ah ! que j'entende une musique/qui montera de toutes choses*.

Complice du soleil, l'auteur du *Sacre de l'univers* se tourne résolument vers la lumière. C'est ainsi qu'il écrit : *Non, non, pas de tristesse, il faut un ciel très bleu*. Géo Libbrecht est foncièrement optimiste. Ce feu de joie intérieur, il le partage avec les hommes, il est de

leur poème. Chante, danse, va créant, le mot fertilise, la formule est de Géo Libbrecht. Elle traduit bien le credo qui est le sien.

Cette communion avec les hommes se dépouille de l'argile pour atteindre à l'Universel. Pour Géo Libbrecht, le temps ne connaît pas de limites. Le fini, l'infini, l'éphémère et l'éternel se touchent. Tout est durée : les morts, les vivants et Dieu ensemble confondus.

Plusieurs poèmes de Géo Libbrecht célèbrent Pâques, qui est la fête de l'éternel recommencement. Y est associée l'idée du pèlerinage, qui revient souvent sous la plume du poète. Faut-il voir en cela le rappel de la tradition qui, à Pâques, rassemble les Tournaisiens sur la colline de Saint-Aubert, tradition à laquelle Géo Libbrecht était resté fidèle. Apparaît alors, sous-jacente, l'image de l'homme en marche vers l'unité.

Car Géo Libbrecht est un unanimiste convaincu. C'est ainsi qu'il déclare :

Pour les hommes, la route est à faire et refaire, qu'importe ! et même las, je marcherai vers eux.

Cette recherche de l'un à travers le multiple, cette interpénétration des temps est une constante chez Géo Libbrecht. Ainsi fait-il apparaître Jésus dans nos rues en tenue de travail.

Ce «voyageur de l'âme» comme l'appelait Pierrette Micheloud, nous invite à traverser les apparences, à découvrir la face cachée des choses, dans le temps comme dans l'espace. *Je ne suis que la durée, sans hier et sans lendemain*, telles sont les convictions du poète.

Le silence, le mystère tiennent une large place dans l'oeuvre de Géo Libbrecht :

Un cri, toujours le même, a déchiré les cieux sans que jamais l'écho ne revînt du mystère.

À propos de Géo Libbrecht, Roger Bodart, dans son ouvrage de la collection Poètes d'aujourd'hui, édité par Seghers, s'exprimait ainsi : *Il avait des oreilles et il a entendu ce que tant d'hommes n'entendent pas. Il a entendu battre au fond du ciel les douze ailes des oiseaux de plein vol.*

Je me suis interrogé sur le sens qu'il faut donner au titre sibyllin de ces nombreux *Livres cachés* édités par les soins de Géo Libbrecht. Roger Bodart nous fournit la clé de l'énigme : *Les livres cachés, bien que composés par les hommes, sont malaisés à lire, car ils ont été dictés par un Autre. Nous avançons en eux comme dans une chambre obscure.* Dès lors, nous pouvons conclure que Géo Libbrecht entendait donner à son oeuvre une dimension qui dépasse l'homme pour atteindre l'indéfinissable. Dieu, sans doute, si l'on en croit ces quatre vers :

*Asseyons-nous autour du feu,
feu l'amour, la plus haute flamme.
Dans le clair-obscur de nos âmes
asseyons-nous autour de Dieu.*

Géo Libbrecht était à la fois un alchimiste, un philosophe, un métaphysicien. Il fut aussi le mage dont l'ésotérisme n'a pas fini de nous étonner. *Poésie = magie*, telle était sa conception de la poésie. Si vous lui posez la question : « Vous comprend-on ? », le poète vous répondra : *Je n'écris pas pour être compris, mais pour comprendre.*

Les influences, les affinités du poète ? Nerval, Michaux, Shakespeare, Héraclite, peut-être Claudel, selon Lambert Joassin. J'ajouterai : sûrement Van Lerberghe, Armand Bernier, Maeterlinck, Auguste Marin, pour une bonne part de son oeuvre.

On peut décomposer la démarche de Géo Libbrecht en trois grands courants : l'aspect métaphysique et l'aspect fantaisiste auxquels vient se greffer une ferveur picarde.

Entre la poésie des *Pâques revenues* et le délirant *Catch à quatre*, le contraste est frappant. Géo Libbrecht n'a-t-il pas écrit : *Nous vivons de nos contraires/entre le noir et le blanc*. Tout se passe comme si le poète en quête de vérité la découvrirait contradictoire et cependant unique. *Où est le fol ? Où est le sage ?* Telle est la question qu'il nous pose.

Il y a du Rabelais et du Michaux (*Le grand combat*) chez ce Tournaisien de bonne souche. J'en veux pour preuve ce *Catch à quatre*, qui est assurément un joyeux exercice verbal.

La fantaisie l'emporte dans le texte extrait de *Mon orgue de barbarie*. Géo Libbrecht retrouvait à ses heures l'esprit d'enfance. Il aimait le paradoxe et la plaisanterie. Je me souviens qu'il nous entraîna, Geeraert et quelques amis poètes, sur les chevaux de bois d'une kermesse tournaisienne. Le limonaire était de la fête. Géo riait à belles dents. *Rire est le propre de Dieu*, a-t-il écrit quelque part. Tel fut l'homme. Tel fut le poète.

Cette belle santé apparaît encore dans le poème *Ta bière était bonne à boire*. Ici, la poésie se vit au quotidien devant un bol de soupe. Et c'est la même ferveur, le même souci de communion entre les morts et les vivants. Passé, présent, ne font qu'un.

Géo Libbrecht excelle dans les scènes intimistes. Il nous donne à voir la vie de tous les jours, le bonheur simple des petites gens et des bêtes familières. Telle cette scène de fin de chasse, qui nous fait penser à Francis Jammes ou à Maurice Carême.

On ne peut taxer de régionalisme ce poète qui eut le goût de l'Universel et ne connut aucune frontière. Il se pencha sur ses racines, célébra sa province picarde et la ville de ses ancêtres avec un réel bonheur. Il déclarait dans un sourire :

Je vais rencontrer ma vie.

Elle a peut-être quelque chose à dire.

Ce retour aux sources nous valut des recueils pleins de ferveur et d'émotion. *Tapissierie de ma ville, Ville détruite*, furent de cette veine. Nul mieux que Géo Libbrecht ne sut évoquer avec noblesse la mémoire de ses ancêtres. *C'est à Tournai, cité des Rois*, écrit-il, *que les grands rassembleurs de terres mérovingiens pensèrent la France.*

Ce serait trahir la démarche de Géo Libbrecht, qui s'est battu pour défendre la langue picarde que de ne pas évoquer son oeuvre dialectale, qui fut abondante. Robert-Lucien Geeraert, fort à propos, disait : *Au lieu de faire éclater le mot, comme Michaux et ses émules, Libbrecht a picardisé le français et intellectualisé le picard.* (voir, par exemple, *Le voyage conduit ailleurs*, présenté dans notre choix de textes).

Dans un dialecte savoureux, Géo Libbrecht a célébré la ville avec ses habitants, ses petits métiers, ses anecdotes, ses événements heureux ou douloureux.

Qu'il s'agisse de *M'n accordeieon, Les cleokes, À l'bukète, L'zimaches, Tour d'Eleuthère*, Géo Libbrecht a fêté avec une égale émotion les *cheoncq clotiers*, les *francs bourleux*, l'*karmesse*, l'*bieffreo*, l'*Bancloque* et *Marie-Pontoise*, ce qui a fait dire à Joseph Delmelle : *Partant du quotidien et du familier, le poète se hausse sans effort jusqu'au permanent et jusqu'à l'éternel, rapprochant ainsi, jusqu'à les confondre, les deux pôles extrêmes de l'humain.*